

Dimanche 7 février 2021 – 5^{ème} dimanche ordinaire, année B Dimanche de la santé

Première lecture : Job 7, 1-7

Psaume 146 (147A)

Deuxième lecture : 1^{ère} lettre de saint Paul apôtre aux Corinthiens 9, 16-23

Évangile : Marc 1, 29-39

Homélie

Les extraits de la Bible que propose la liturgie de ce dimanche rejoignent bien la situation sanitaire que nous connaissons actuellement, puisqu'ils mettent en scène Job (première lecture) et la belle-mère de Pierre (Évangile).

Job souffre, il connaît malheur sur malheur, et cela le fait terriblement souffrir. Il ne s'agit pas d'une pathologie physique, mais d'un mal pernicieux qui atteint son moral et lui fait perdre le sommeil : « Je suis envahi de cauchemars jusqu'à l'aube, constate-t-il ». Il souffre à tel point que c'est le sens même de sa vie est en cause. Désespéré, déprimé, il s'adresse au Seigneur en ces termes : « Ma vie n'est qu'un souffle, mes yeux ne verront plus le bonheur. »

La belle-mère de Simon souffre, elle aussi, mais d'une autre manière. Elle est atteinte par une forte fièvre. Elle est malade comme nous pouvons l'être, chacune et chacun, lorsque quelque infection nous atteint dans notre corps, ou lorsque quelque virus ou un autre microbe circule et que nous sommes victime d'une contagion.

Habituellement, pour guérir de la maladie, nous avons recours à la médecine et à des traitements pharmaceutiques, que notre affection soit psychique ou qu'elle soit physique. Et nous devons utiliser ces moyens, qui relèvent de compétences spécifiques et auxquels nous avons la plupart du temps, dans nos régions en tout cas, la chance d'avoir accès. Notre foi chrétienne nous presse de faire confiance aux progrès humains, en particulier ceux de la médecine, et l'Église nous y encourage.

La Bible, elle, est centrée sur Dieu et sur l'action divine. Cela ne contredit en rien notre devoir de confiance en l'homme et en ses capacités. Au contraire même, puisqu'en Jésus Christ, Dieu en personne est venu partager notre condition humaine. Mais la Bible parle de la place de Dieu dans tout cela. Dans le livre de Job, en tout cas dans l'extrait que nous avons entendu, Dieu paraît bien absent. Que fait-il ? Où est-il ? S'intéresse-t-il seulement au sort de ce pauvre Job qui se lamente et se tourne vers lui, qui demeure silencieux ? Nous-mêmes avons peut-être été habités par de telles questions. La suite du livre nous montrera comment le Seigneur comblera Job et mettra un terme à ses souffrances... mais plus tard. Il faudrait lire l'histoire de Job jusqu'au bout. Pour l'heure, n'est-il pas intéressant de considérer au moins le facteur temps, et regarder comment Job, tout déprimé qu'il est, s'en remet quand même au Seigneur ? A partir de là, en sœurs et en frères des personnes souffrantes, nous pouvons réfléchir à notre place auprès d'elles. Nous ne trouverons pas forcément de réponse immédiate à toutes les interrogations qui peuvent surgir. En outre, il n'y a pas forcément qu'une seule manière type de nous y prendre : chaque situation possède ses propres caractéristiques ; ce qui nous oblige à prendre en compte, avec réalisme, la vérité de chacun. Ce n'est jamais facile. Mais nous savons cependant au moins une chose pour ce qui concerne le personnage de Job : il a besoin d'espérance, et le peu qui pourrait lui être apporté sera nécessairement pour lui un bien.

L'Évangile, avec cet épisode de la belle-mère de Simon-Pierre, est concentré sur l'attitude de Jésus. A travers une guérison physique, c'est le salut qui nous est révélé. Être sauvé, c'est plus qu'être guéri : non seulement lorsque Jésus prend la femme par la main, la fièvre disparaît, et elle est à nouveau debout. Mais le récit en dit davantage : il précise qu'à partir de ce moment, « elle les servait ». Autrement dit, Jésus redonne à cette femme sa place, sa place habituelle, au milieu des siens. Elle sert ceux qui sont là parce qu'elle est la maîtresse de la maison, et qu'en jouant à nouveau ce rôle, elle retrouve identité et dignité. Dans le salut apporté par Jésus, il y a quelque chose de social : le salut se joue dans la relation à Dieu, mais aussi dans les relations humaines et dans le sens de la vie des personnes. En outre, le récit proposé aujourd'hui se poursuit en donnant encore deux éléments importants. D'une part, de nombreux malades sont amenés à Jésus, et donc beaucoup vont, au-delà de la guérison, retrouver une dignité. D'autre part, Jésus va se retirer pour prier, rejoindre la relation d'intimité qui l'unit au Père, et de là il s'en ira dans les villages voisins ; non pas pour fuir, mais pour proclamer la Bonne Nouvelle. Pour vivre vraiment le salut en Jésus Christ, il est nécessaire de se laisser habiter par la Parole de Dieu, qui est première, et qui est promesse d'amour réalisée dans la personne du Fils.

Recevoir le salut, c'est recevoir le Christ. La belle-mère de Simon-Pierre n'a pas seulement bénéficié d'une guérison : elle a accueilli, dans sa maison et dans sa vie, le Sauveur. Telle est la Bonne Nouvelle de l'Évangile, dans laquelle nous pouvons nous ressourcer pour chercher, et chercher ensemble, le geste juste, la parole bienfaisante, le signe d'espérance qui convient dans telle ou telle situation, spécialement en cette période difficile de pandémie.

P. Hugues GUINOT